

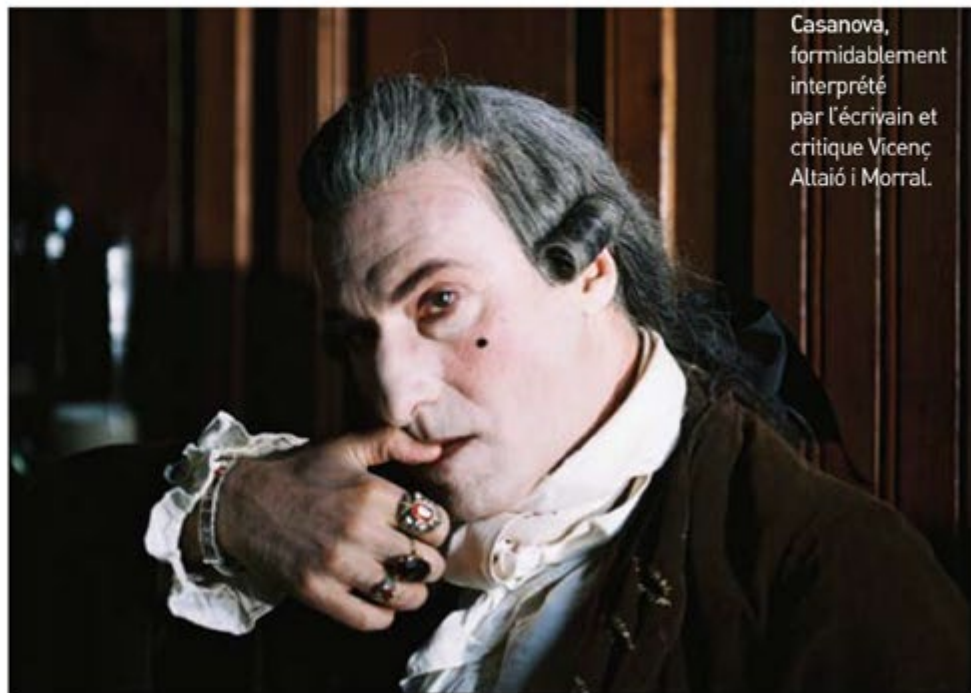
cinéma Le rose et le noir

Un cinéaste catalan imagine la rencontre entre Casanova et Dracula. Folle manière de reformuler l'histoire de l'Europe.

L'esprit qui bat la campagne : la belle expression prend toute son ampleur dans les films d'Albert Serra. Dès *Honor de cavalleria* (2006), le jeune cinéaste imposait son aplomb : quand tant de maîtres s'étaient cassé les reins sur l'adaptation de *Don Quichotte*, il proclamait tranquillement qu'il suffisait pour ce faire de laisser deux acteurs amateurs baguenauder à travers bois, friches et champs, se gaver de soleil, de ruminations et d'euphories contemplatives. Les deux silhouettes sont souvent silencieuses ou alors maugréent et se chicanent, ce qui rend d'autant plus luxuriants leurs soliloques enflammés. Alors que le numérique a si souvent été le gage d'accélération stroboscopiques, de turbines à images clignotantes, Albert Serra a compris que le support autorisait le luxe de la durée et des bonnes surprises incidentes, l'improvisation des corps mais aussi des éléments (l'ondoiement, en plein air, de la lumière et de la météo) : on peut laisser tourner à volonté la caméra, quand la pellicule argentique devait toujours être comptée. En prime, le cinéaste s'autorise à faire parler Quichotte et Sancho dans sa langue natale, le catalan, qui restera l'idiome de tous ses films.

Érotisme de la digestion

En 2008, rebelote avec *Le Chant des oiseaux*, cette fois-ci en noir et blanc, et avec les Rois mages errant dans des paysages lunaires, en quête de la crèche, mais sans aucun sens de l'orientation. L'esprit bat la campagne, oui : goût de la réverbération à ciel ouvert, propension à invoquer les fantômes, les esprits, de grandes mythologies, et à les



Casanova, formidablement interprété par l'écrivain et critique Vicenç Altaió i Morral.

La tyrannie de Dracula serait-elle la conclusion logique du libertinage ?

À voir

► **Histoire de ma mort**, un film d'Albert Serra, en salle le 23 octobre. Durée : 2 h 31.

transmuer en randonneurs burlesques. Le programme, s'il se prolonge dans son nouveau film, passe un seuil : *Histoire de ma mort* a remporté le léopard d'or au dernier Festival de Locarno. Retour à la couleur, toujours des acteurs amateurs lâchés à travers champs – cette fois-ci glanés en Espagne, mais aussi en France et en Roumanie. Nouveautés : dans les espaces parfaitement ouverts, encore peu cultivés, que sillonnaient autrefois don Quichotte ou les Rois mages, l'humus déposé par l'histoire fait prospérer des fourrés plus épineux et tourmentés. Il s'y croise enfin des femmes (le cinéma de Serra était

exclusivement masculin jusqu'ici), et on s'aventure aussi dans des intérieurs souvent étouffants, qu'il s'agisse d'un château aux lourdes tapisseries ou de masures paysannes.

Histoire de ma mort ose conjecturer sur la rencontre entre Casanova et Dracula. Encore faudrait-il attendre longtemps pour savoir que ce vieux jouisseur fardé est bien Casanova ; quant au mystérieux comte dont il croise le chemin, il restera officiellement anonyme mais est sans nul doute friand de sang... Est-ce d'ailleurs une rencontre ? Plutôt un passage de relais : Casanova a d'abord le monopole de l'écran, et s'efface dès lors que Dracula sort de son trou.

Premier volet du diptyque : Casanova séjourne encore dans un château cosu en Europe de l'Ouest. Le libertin, incarné par le sidérant Vicenç Altaió i Morral (écrivain et critique d'art catalan dans le civil), profite des largesses de son hôte. À mi-chemin entre le paon et le dindon, il

picore et roucoule à loisir dans les salons et jardins. Souvent seul, ou simplement en tête à tête : il n'a plus le goût des grandes soirées, semble-t-il, il est un drôle de mondain ermite, capable de fabriquer toute une assemblée avec sa seule personne. Il lui faut encore et toujours séduire, bien sûr, mais sa sexualité ne paraît plus devoir se concentrer dans les génitoires : elle est partout, elle nape le moindre geste, la moindre mimique, comme un épais jus de viande. Le premier organe sexuel est ici la bouche. La bouche qui parle, la bouche qui mange ; la bouche toujours pleine. Casanova grignote et monologue dans un même mouvement, une même succion ravie – un mot, un grain de raisin, un mot, l'un de ces pépins de grenade qu'il rogne à même le vermeil des fruits fendus. Chaque grain lui donne une nouvelle idée, prétend-il. Lorsqu'il veut convaincre un jeune homme de l'imminence d'une révolution en France, il recourt à un buffet de victuailles :

il verse une carafe de vin sur une oie, censée incarner le roi immolé. La digestion devient l'essentielle modalité du narcissisme : Casanova peut faire du Casanova avec du raisin ou de la viande – quel plus grand bonheur pour lui ? Il jouira de son métabolisme jusqu'au bout, durant des séquences outrageantes où on le voit extatiquement déféquer ou fouiller de son museau les fesses d'une femme. Tout au long du film, il recherche explicitement la recette alchimique qui permettrait de transformer la merde en or.

Le chignon du vampire

Casanova quitte sa délectable retraite et, pour des motifs non élucidés, part, accompagné de son valet, vers l'est. La longue traversée d'une forêt, vue d'une carriole comme en lévitation, fera office de périple – c'est aussi une traversée du Styx. Casanova prend ses quartiers chez des paysans locaux. Il lorgne les filles de la maison, il sent partout l'odeur de la viande. Ce sont les cochons de la cour qu'il surveille. C'est un bœuf dépecé en pleine forêt, les bouchers finissant par fracasser sa tête à coups de hache. Une autre figure approche, sort de la forêt : le Comte, est-il simplement appelé. Il est aussi rugueux que Casanova est onctueux : un drôle de trappeur coquet, à la barbe hirsute mais aux cheveux relevés en chignon, à la manière d'un sumotori. Il est surtout aussi silencieux que Casanova est bavard : Dracula ne parlera presque pas, il hurle tout au plus dans la nuit – non de joie mais de désespérance, sur le mode d'une malédiction cosmique. Petit à petit, le vampire fait son œuvre dans le voisinage, le film changeant alors nettement de tonalité : de la suavité rococo on passe à une pénombre granuleuse, des rituels oscillant entre grand-messe et simagrées de rebouteux, emphase wagnérienne et grimaces horribles de série Z. Dracula défigure tout, et entraîne à sa suite bien des fantômes de l'histoire du cinéma (le film est aussi une admirable

séance de spiritisme cinéophile). Alors que l'ombre grandit, la présence de Casanova devient plus qu'intermittente, jusqu'à la quasi-volatilisation. Il ne croisera Dracula personnellement qu'une fois. C'est en cela qu'*Histoire de ma mort* n'est pas vraiment une rencontre, encore moins un duel. On pourrait en effet être tenté de le considérer comme un ring où deux principes antagonistes s'affrontent, deux super-héros de la culture européenne s'empoignent : Superman-Casanova et Batman-Dracula, la farouche liberté des Lumières et la mélancolie contagieuse du romantisme noir. Ce serait une erreur d'autant les opposer : selon Albert Serra, il n'y a pas rupture entre eux, mais bien continuité – Casanova lui-même est affublé du titre de comte dans le film. La voracité tyrannique de Dracula ne coupe pas l'appétit du libertin, elle n'est pas le contraire de sa gourmandise minutieuse, mais sa conclusion logique. La consommation ne peut être indéfiniment gracieuse, gratuite : auparavant, le jouisseur se révélait de moins en moins léger, et tributaire de manies et de tics inquiétants. Casanova n'est pas châtié en Transylvanie (comme don Juan était envoyé aux enfers), il déniche en fait son plus juste successeur, au profit de qui il s'efface et se tait – et c'en est presque un soulagement, comme si une mythologie, épuisée, était heureuse de passer la main, avait trouvé une sœur ennemie qui la soulageait de son fardeau. L'esprit bat la campagne, disais-je. C'est une imagination et un principe de plaisir qui, ne sachant plus comment dépenser leur liberté, finissent par s'offrir à l'aliénation, se jettent dans la gueule du loup. Ce sont des Lumières qui, à avoir sous-estimé leurs soubassements obscurs, s'éteignent d'un coup. Jubilation, parfois lassitude, rage, suffocation : le spectateur traverse cela comme Casanova et le film lui-même. On a commencé bouche pleine, on finit bouche bée. □

Hervé Aubron